

Passions militantes et rigueur historienne

de Karim Landais

Entretien avec Pierre Simon

(milité à l'OCI de 1968 à 1981 - entretien réalisé à Montazens en février 2004)

Mon engagement politique a sans doute commencé avant que je ne m'engage véritablement. Je suis issu d'une famille de gauche, puisque, lors de classements de papiers familiaux, j'ai retrouvé la carte de la CGT de mon grand-père, qui était facteur-receveur et qui avait adhéré à la CGT après la première guerre mondiale. Donc après le congrès de Tours¹ ; c'était quand même pas des engagements aussi bénins que de prendre aujourd'hui une carte syndicale. Ma mère était enseignante, et mon père venait au contraire d'une famille aveyronnaise, on ne peut pas dire très croyante puisqu'il était orphelin de père - son père était décédé pendant la guerre de 14-18 et il était né sans l'avoir connu - mais il avait été un peu recueilli par la famille de ma mère et cette influence-là elle est donc aussi passée chez lui. Et, à l'adolescence, qui est une période où tu cherches quand même ta voie.

Tes parents avaient un engagement politique, alors ?

Non, mon père ne s'est jamais présenté aux élections, et ma mère non plus : elle était syndiquée.

Elle était à la CGT aussi ?

Non, elle était au SNI, elle, puisqu'elle était enseignante. A l'époque, il n'y avait qu'un seul syndicat dans l'Education nationale, en primaire en tout cas, c'était le SNI, qui n'était pas encore le SNIPEGC [Syndicat national des institutrices, instituteurs et professeurs d'enseignement général de collège] puisqu'il n'y avait pas encore les mêmes statuts, mais qui regroupait quand même entre 82 et 83 % de la profession, ce qui est unique dans l'histoire du mouvement ouvrier. Parce qu'il y avait le droit de tendances et que tout le monde se reconnaissait à l'intérieur de ce syndicat, et peut-être aussi parce que l'époque était autre. Donc je suis natif d'ici. Ici je suis chez moi. Et à 16-17 ans, il y a quelque chose qui m'a marqué profondément c'est l'anti-impérialisme. Si je ne suis plus militant trotskyste aujourd'hui, je suis viscéralement anti-impérialiste. Lorsque les premières chansons de Bob Dylan sont sorties, des chansons comme Dieu est à nos côtés, qu'avait traduites Hugues Aufray [...] : je me rappelle d'un grand 33 tours où il y avait toutes les chansons de Dylan chantées par Hugues Aufray, [cela] m'a -beaucoup marqué. Ensuite il y a la guerre du Viêt-Nam. Les gens de la génération avant moi, ça a sans doute été la guerre d'Algérie, moi c'est la guerre du Viêt-Nam, avec les bombardements, le napalm, etc. Il y a aussi le fait que, dans les lycées, pour la première fois sans doute, vers 1968, il y a des mouvements qui s'organisent, alors avec ce qui m'a semblé, mais tu vérifieras, une organisation proche du Parti communiste, qui s'appelait... je ne sais plus comment... et une autre organisation qui était dirigée par Laurent Schwartz, le mathématicien, et qui s'appelait le Comité Viêt-Nam national. Dans le lycée où j'étais.

Mais tu étais où ?

A Villefranche [Villefranche-de-Rouergue, dans l'Aveyron]. J'étais ici. Donc je devais être en première, j'avais un copain qui était très intéressé par la politique et qui a décidé de monter, au niveau du lycée, une section de - je ne sais plus comment ça s'appelait - de ce Comité Viêt-Nam national, et d'organiser des débats dans le lycée, au niveau de la ville, etc. Dans la terminale où j'étais, il y avait donc ce garçon - qui ensuite est allé chez les maoïstes [...] - et un autre, un peu plus âgé que nous parce qu'il avait beaucoup redoublé - ce qui prouve bien que l'Education nationale ne récompense pas forcément au mérite dans tous les cas qui s'appelait Pierre T. et qui est maintenant secrétaire général ou président de la Fédération nationale des œuvres laïques au niveau national. Il connaissait bien l'histoire du mouvement ouvrier, et il

¹ Congrès de fondation du Parti communiste français en décembre 1920 (Y.c.).

était vachement en avance parce que nous on était vraiment des petits branleurs. [...] On se retrouve quand même une ou deux fois sur les marchés, à diffuser contre la guerre du Viêt-Nam. On a rapidement fait l'expérience de la récupération puisqu'un couple de vétérinaires nous ouvre leur porte un mercredi - ou un jeudi -, et nous paye le café en nous expliquant qu'on s'est trompés, etc. Il ne faut surtout pas expliquer ça à des adolescents, puisque évidemment tu les raidis. Donc il y a eu après deux organisations sur Villefranche. D'un côté les gens qui étaient, je pense, au Parti communiste, et de l'autre les gens du lycée qui (...) refusaient en fait de se faire manipuler, c'était peut-être ça. Le temps passe, avec d'autres préoccupations qui sont celles de garçons de 17 à 18 ans, et un jour, on était assis dans un bistrot, à branler sans doute, à jouer au flipper ou à téléphoner aux filles, alors qu'il commençait déjà à y avoir des gens qui débrayaient, une agitation, on sentait que quelque chose était en train de naître.

On était en 1967-1968 ?

En 1968. Après ce qui s'est dit sur le mouvement du mois de mars donc soit en avril, soit début mai. Un jour, [mon copain de Villefranche] me téléphone : "Bon maintenant tu arrêtes de faire le con, il y a des choses importantes qui se passent, il faut absolument que tu viennes. Il y a un meeting à Villefranche avec toutes les organisations syndicales autour du comité - puisqu'il y avait une espèce de comité qui s'était mis en place dans le lycée pour appeler à la grève, pour soutenir les étudiants, enfin tout ce qui s'était passé. Il faut absolument que tu viennes." J'assiste à quelque chose qui était assez étrange: tous les adultes, dirigeants de la CGT, dirigeants de Force Ouvrière, et de ce qui n'était pas encore la CFDT² à l'époque, etc., parlent des événements étudiants. Mon copain Pierrot monte à la tribune et fait une intervention, sans papier sans rien, qui est stupéfiante parce que, par rapport à ces vieux routiers de la politique, on sent qu'il y a quelque chose... On crée un comité de grève au niveau du lycée, et évidemment le lycée est vidé puisque le proviseur a très peur de tout ça. Au niveau de l'Ecole normale ici, il se crée aussi un Comité de grève présidé par un copain de Claude, celui qui se retrouve dirigeant régional du Nouveau Monde [le courant du Parti socialiste] - et que j'ai retrouvé trente ans après, en débarquant ici. Mot d'ordre de grève générale, on va diffuser dans les quatre entreprises qu'il y a sur Villefranche et les gens nous disent : "C'est bien les jeunes", etc. [...]

J'avais une voiture, et je ramène ma mère avec une collègue institutrice ici aussi, et je les vois, alors qu'elles n'étaient pas du tout politisées, très tristes : "Les gens de Paris sont descendus, ils nous ont expliqué qu'il fallait arrêter." C'est quelque chose, quand tu sens qu'il y a un élan, que quelque chose est en train de se passer et que tout d'un coup, on te dit : "Il faut rentrer", sans que tu en comprennes le sens [...].

Le bac cette année-là, 1968, s'est passé de façon un peu bizarre: c'est sans doute pour ça que je l'ai eu parce que je n'étais pas particulièrement studieux, mais enfin j'avais profité des mois où on avait été virés pour potasser les matières où j'étais bon. Comme c'est un bac qui s'est passé exclusivement à l'oral, je l'ai eu. A l'époque, c'était facile de trouver du boulot: je voulais être indépendant, donc je monte à Paris. Il y avait quatre académies qui m'attendaient, j'en ai choisi une et j'arrive à Paris, bien décidé à me syndiquer et à expliquer aux dirigeants syndicaux - alors évidemment le dirigeant pour moi c'était celui qui avait trahi.

Le village où j'étais, Les Mureaux, ce n'était pas du tout comme c'est aujourd'hui, c'était une ville relativement tranquille, la cité dortoir de Renault-Flins. La sous-section [du SNI] - puisqu'à l'époque ça s'appelait comme ça - était tenue par Unité & Action qui était la tendance du Parti communiste à l'intérieur du SNI. Je me lève et j'explique un peu au premier dirigeant syndical mon point de vue, comme quelqu'un de dix-neuf ans qui a des choses à dire. A l'époque, on discutait beaucoup de l'anarchie, des mouvements d'extrême gauche, mais sans savoir vraiment ce qu'il y avait derrière. Je crois que c'était un peu spontané comme ça : il faut changer. Les vieux d'un côté, les jeunes de l'autre, parce qu'on a quand même été une génération de rupture. (...)

Je ne m'habillais pas du tout comme mon père. Là, tu peux regarder, on est à peu près habillés pareil, et ça n'aurait pas été du tout pareil à cette époque-là. Au niveau des discours ce n'était pas du tout la même chose, au niveau de la musique qu'on écoutait [non plus]. Aujourd'hui, ce sont des choses qui sont beaucoup plus soft sans doute [..]. Donc, d'un côté, il y avait les jeunes et puis, de l'autre côté, sans doute les vieux cons, ceux qui avaient trahi et nous avaient empêchés de vivre un monde dont on pensait qu'il

² La CFDT existait déjà, puisqu'elle a été créée en 1964, à moins que Pierre Simon fasse allusion à des militants qui ont ensuite rejoint la CFDT (Y.c.).

allait être de pain et de roses... surtout de roses sans doute.

A la sortie de cette réunion évidemment, il y avait des gens qui étaient à peu près de mon âge, plus âgés que moi mais à peu près de mon âge. Ils viennent me voir en me disant qu'ils ont apprécié, etc., et qu'il faudrait qu'on se revoie, et là évidemment je mets les pieds dans une organisation qui s'appelle l'OCI à l'époque... non, qui s'appelle l'Organisation trotskyste puisque l'OCI a été dissoute après 1968. Comme je suis seul aussi à Paris, enfin dans la région parisienne, je trouve une famille. Ça, je crois que Benjamin Stora l'explique assez bien dans son bouquin: on arrive à vivre pratiquement en famille, c'est-à-dire qu'on est tout le temps chez les uns chez les autres, avec la vie du révolutionnaire professionnel, la préparation de la réunion, la diffusion le matin et le boulot entre deux. La différence au niveau du vécu avec le livre de Benjamin Stora, c'est que lui était étudiant, et moi je travaillais déjà. Je suis enseignant, donc au moins six heures par jour je suis en face d'enfants. Pour les étudiants, c'était quand même quelque chose un peu particulier. Il se trouve qu'on est en septembre 1968, la grève générale est terminée, c'est sûr, et la politique à cette époque-là des trotskystes de l'OCI, c'est d'essayer de recruter les militants qui ont été les plus actifs. Puisqu'on explique que la trahison de la grève générale avec les élections ça a été un recul du mouvement ouvrier, donc il faut construire le parti mais à partir de ceux qu'on peut récupérer, c'est-à-dire les gens qui ont été les plus actifs. Donc je m'engage, d'abord au niveau de l'ALS, puisqu'on ne rentre pas à l'OCI comme ça.

Et la première fois que tu les a revus, ils t'ont expliqué qui ils étaient ?

Oui, je pense, peut-être pas le jour même, mais il y a eu une réunion où ils m'ont expliqué qui ils étaient. Le mot "trotskyste", c'était quelque chose que j'associais à la guerre d'Espagne - ici on a des traditions assez fortes avec ces événements-là, donc c'était plutôt quelque chose de sympathique. Sans que je sache vraiment ce que c'était. Donc, je commence à aller aux réunions de l'AJS et on vit à la période de l'Ecole émancipée, parce que j'adhère au SNI quand même puisque tout le monde est syndiqué à cette époque-là, et il y a une scission au niveau de la tendance Ecole émancipée entre les gens de la Ligue, qui restent, bon avec des débats un peu bureaucratiques, [?] pas à 100%, mais qui gardent le titre Ecole émancipée, et les autres Ecole émancipée pour le Front unique ouvrier. Je me rappelle très bien que dans les Yvelines on sort le premier numéro ronéotypé de l'Ecole Emancipée pour le Front unique ouvrier. Voilà.

Donc il y a quelque chose qui est en train de se construire, quelque chose qui, pour quelqu'un de cet âge-là, est, je pense, assez exaltant et assez dynamique. Et on va à Paris, je ne suis jamais allé à l'université, je sors du lycée, et je trouve des profs de fac, des gens brillants, parce qu'il y avait des gens brillants et que c'était une école extraordinaire au niveau de la formation à la prise de parole. Comme un jeune de 19 ans, je suis un peu en admiration devant des gens comme Jean-Jacques Marie ou d'autres, que je rencontre assez régulièrement. Je ne sais pas si c'est cette année ou l'année d'après mais dans les locaux de la tendance, dont je ne me rappelle plus l'adresse, quand je vais donner un coup de main le jeudi après-midi, coller des enveloppes ou je ne sais pas quoi, mais toujours en étant là pour discuter. Voilà, et on crée un cercle AJS sur les Mureaux dont je serai pendant longtemps le responsable.

Vous étiez nombreux?

On était une quinzaine.

C'était des étudiants ?

Non. Aux Mureaux il n'y avait aucun étudiant.

Des jeunes travailleurs ?

C'était des jeunes travailleurs, des jeunes enseignants, qui devaient à peu près avoir les mêmes [idées] que moi, et [...] à un moment donné on me demande si je veux bien faire partie de l'élite élue, puisque ça se passe un petit peu comme ça, c'est très valorisant pour quelqu'un d'être invité à faire partie de ces mecs, c'était un peu ça.

Il y avait une valorisation de l'élue à l'intérieur de l'AJS ?

Du responsable, du chef, on va dire ça comme ça. Comme partout, vis-à-vis de quelqu'un qui a un statut supérieur au tien. Et il y avait des gens brillants. Je sortais d'un lycée avec des profs auxquels je m'étais identifié, et quelques profs, comme tout un chacun, m'ont beaucoup marqué: il y a des gens extrêmement - brillants, avec un esprit de synthèse, qu'ils avaient sans doute acquis à l'université, maintenant je peux le dire puisque j'ai vu un peu comment ça se passait. Donc, par la suite, on ne m'a plus pas beaucoup étonné: parce que j'avais des références au niveau de cette agilité intellectuelle à manier des idées qui était celle des militants ouvriers de l'époque, que ce soit de la Ligue ou de l'OCl. En plus c'était une école permanente: il y avait une réunion de la sous-section du SNI, tu entendais les gens qui étaient le plus aguerris, qui avaient fait 1968, puisqu'au SNI des Mureaux il y avait deux tendances : l'Ecole émancipée pour le Front unique ouvrier, qui ont été longtemps majoritaires, et puis Unité & Action, avec des vieux militants communistes à qui il ne fallait pas la faire non plus. Ils connaissaient tous les rouages de l'appareil, ils avaient quand même une formation politique de haut niveau : [je dis ça] avec le recul uniquement... On pensait que c'était des abrutis, et évidemment c'était quand même des gens solides. Et aussi une petite minorité qui était les militants du Parti socialiste, et qui ont fait leur chemin puisqu'un des élus instit', qui s'appelait [Thoret], a été maire des Mureaux. Le jour où j'ai eu la surprise de le voir [à la télé], je me suis dit que rien ne se perd à ce niveau-là.

Et ton élection comme responsable de la section de l'AJS, comment s'est-elle passé ? Il y avait une élection... ou tu étais nommé? Qui t'a proposé de...

Oh ! ça venait d'en haut, parce que c'était quand même assez pyramidal [...]. J'étais peut-être un des plus anciens. (...) Ça s'est passé très très vite. Quand on y réfléchit, cela a été très intense, et en même temps très rapide parce qu'à un moment, en 1968, on allait voir des jeunes de chez Renault qui avaient fait beaucoup de choses au mois de mai ou d'avril, de juin, et puis, on faisait autre chose, le mouvement était retombé. Donc ça a été très rapide... au niveau de ces événements-là... C'est ça qu'on n'a pas compris, sans doute à l'OCl, c'est sans doute le plus intéressant avec le recul, maintenant, c'était quand même les années 70. La Ligue, elle l'avait compris, les mouvements de femmes: nous on trouvait que c'était des conneries puisque les femmes et les hommes il n'y avait pas de problèmes, on trouvait que c'était très démagogique et les mouvements de soldats aussi, on n'a pas été très impliqués là-dedans. C'est quand même ce qui a le plus fortement marqué cette époque-là, au niveau de l'après 1968 : cette espèce de changement au niveau des mœurs. Le balancier était parti dans ce sens, et aujourd'hui il est vraiment en train de revenir dans l'autre, parce que, quand tu penses à ce qu'on a vécu, ceux de notre génération, avec une télévision d'Etat (...). Quand je suis arrivé sur Flins, je me rappelle très bien de spectacles où il y avait [Wolinski] et où c'était très branché sur la liberté d'expression, contre cette espèce de paternalisme gaullien qui pesait comme une chape de plomb sur les mentalités de l'époque. Quand tu essaies de regarder le chemin parcouru, par exemple au niveau de la contraception: on est une génération qui a vu le début de la contraception. Quand tu allais voir le Mouvement du planning familial, sur Rodez, le gars t'expliquait que l'avortement était une atteinte à la vie, c'était encore très catho. Cette fissure de la chape de plomb qui avait été posée avec De Gaulle, c'était la fin des années 50, cette étincelle qu'est mai-juin 1968. Ce qu'il en reste ? Les acquis des années 70 avec les lois Veil sur l'avortement, etc.

Et ce changement de mentalité où il y a une espèce de liberté, pas seulement sexuelle parce que ça ne veut pas dire grand-chose, mais une liberté d'expression, une tendance à dire que, par exemple, la prévention prime sur la répression, que la société est responsable des difficultés qu'elle peut engendrer elle-même, que donc il faut essayer de prévenir ça, et sûrement pas comme aujourd'hui la répression individuelle. C'est ça qui, avec le recul, me paraît vraiment étonnant: qu'on puisse passer de ce qu'on pensait être un état de progrès, en se disant : "Il y a eu Vercingétorix, le Moyen-Âge, mais nous tout est en train de changer parce qu'on fait tout péter." Sans se rendre compte que les choses sont cycliques et qu'aujourd'hui le balancier, avec des gens comme Sarkozy, ça repart dans l'autre sens. Il y a là vraiment quelque chose d'assez étonnant. A l'époque je n'aurais pas pu imaginer quelque chose comme ça. Ceci dit, je pense qu'on ne comprenait pas non plus très bien qu'elle était l'importance des acquis du Front populaire et de l'après-guerre. Quand tu regardes aujourd'hui sur quoi on se bat, ce qui est menacé, ce ne sont pas les acquis de mai-juin 1968 : il n'y a pas eu grand chose d'acquis pour la classe ouvrière. Par contre c'est vrai qu'à la Libération ça n'a quand même pas été tout à fait pareil. Ce qui est remis en cause aujourd'hui, ce sont quand même ces acquis-là, et nous on pensait que ça c'était des conneries. Même là on ne comprenait pas bien ce qui était en train de se jouer.

Et tu n'avais pas une formation avant d'adhérer à l'AJS ?

Avant d'adhérer à l'AJS, non. Tout le monde pouvait y entrer. Mais à l'OCI, donc, on faisait un Groupe d'études révolutionnaires, un GER, où tu avais une formation. L'entrée à l'OCI ne se faisait que par cooptation.

Il y avait une certaine période d'AJS avant d'entrer à l'OCI ?

D'habitude oui. Ils voulaient savoir un peu si tu étais un militant, enfin, actif surtout. Actif et peut-être même dans la ligne.

Donc ce n'est pas toi qui décidais : c'était quelqu'un de plus haut qui venait te voir et qui te disait...

... "Tu veux rentrer en GER ? On te propose d'entrer en GER. " On ne te demandait même pas si tu étais décidé, on te disait : "On te propose." Donc je rentre, alors je ne me rappelle plus à quelle époque, à l'Organisation trotskyste ou à l'OCI. Mais bon, je tiens pendant quelques années très très éprouvantes : on était sur la brèche tout le temps.

Il y avait beaucoup d'exigences à ce niveau-là ?

Il y avait des exigences de temps, mais ça ne te coûtait pas parce que c'était vraiment quelque chose de passionnant. Donc tu sortais du boulot, t'allais tout de suite voir les copains et t'avais une diffusion, puis après dans la soirée t'avais une réunion, et des fois le matin avant de partir s'il y avait une campagne, il fallait afficher... T'y étais tout le temps. Et le week-end. Le mercredi! t'avais les réunions de l'AJS, les animations de l'AJS, et le week-end tu allais à Paris parce qu'il y avait une réunion, au niveau de la région parisienne, de l'AJS : c'est là que j'ai rencontré Benjamin Stora... par exemple. Voilà : tu y passais ton temps, plus les meetings, plus ceci, plus cela, plus les campagnes, plus... J'ai vraiment l'impression d'un activisme forcené à cette époque-là, où tu n'avais pas trop le temps de réfléchir, hein, parce que c'était, oui, quelque chose comme de l'[amour très dur], on peut dire ça comme ça.

Il n'y avait pas de contrôle, de la part des dirigeants, c'était quelque chose qui se faisait naturellement: une espèce d'effervescence ?

Non, ça ne se faisait pas naturellement parce que l'OCI est une organisation très bureaucratique. Dans le fond. C'était le système objectifs/résultats. au moment de la réunion de la cellule, on disait : "Voilà, telle campagne sur tel thème, quelles sont nos forces, qu'est-ce qu'on va faire ? On va en discuter." On se fixait des objectifs de signatures de pétitions, de ventes de journaux, de ramener des jeunes ou des vieux à tel ou tel meeting. C'était chaque fois en fonction de ces objectifs qu'on évaluait les résultats et, bon, c'est pas que tu te faisais vraiment engueuler, m'enfin (rire) un peu quand même, quand tu ne les avais pas atteints: donc il y avait un contrôle très très fort. C'est sûr.

Et quel était le discours qu'on te tenait quand tu n'y arrivais pas ? Toi, tu as déjà eu des problèmes de cet ordre-là ?

Oh, je n'ai jamais été un militant exceptionnel, je pense.

Tu dis quand même que quand tu sortais du boulot, tu courais. Ça ne suffisait pas, ça, alors ?

Non. Ça ne suffit pas, parce que... heureusement que la vie est faite de résistances aussi à ce genre de choses. Tu tombes sur des gens qui étaient plus ou moins intéressés et tu te fais des films en te disant que... non, non, pas forcément.

Il y avait quand même un impératif de recrutement ?

Oui. mais l'impératif de recrutement ce n'était pas le plus... Si, c'était toujours sous-entendu : l'important c'est de construire le parti. C'était la seule chose qui était importante. Mais on le disait pas comme ça quand on le détaillait au niveau des réunions. Au niveau des réunions, c'était des objectifs plus...

...plus matériels ?

Plus matériels, oui ! Tant de signatures sur telle pétition, tant d'argent à ramener... voilà. Le summum de tout ça, pour moi, au niveau de mon vécu personnel, c'est le 1er février 1970, où, là, on pense qu'on peut construire une organisation de jeunesse de masses... On se retrouve, alors à l'époque dans, un journal qui devient un journal qui était chouette, Jeune Révolutionnaire. J'ai eu vraiment beaucoup de bonheur à tenir le premier numéro entre les mains, parce que l'organisation de l'AJS va croître très très vite. Je ne sais plus combien on était de militants de l'OCI en 1968, mais peu, on était très très peu. Petit à petit, cette espèce de politique de récupération des militants les plus actifs après 1968, sans doute éccœurés par l'abandon de la grève générale, la trahison, ce qu'on appelait la trahison, [à un mois ?] des élections. Il semble que dès le 1er février 1970, on se retrouve au Bourget et là... je te dirai les chiffres officiels - je ne sais pas combien on était - mais on se retrouve 10 000 jeunes, ou peut-être moins, enfin bon, ce n'est pas important... avec des images extraordinaires de cars entiers de jeunes travailleurs, de jeunes enseignants, de jeunes étudiants qui descendent en rangs, drapeau rouge en tête, et en défilé entrent dans le hall du Bourget. Cela avait quand même de la gueule, parce que nous qui avions quand même cette expérience des chromos avec la révolution russe, drapeau rouge, etc., il y avait une tradition, on tendait la main à quelque chose qui avait déjà existé. Ma journée elle-même étant quand même un petit peu un hold-up sur ce que les gens étaient venus chercher, parce qu'on avait recruté, enfin on avait recruté, on avait amené des gens. Mais nous, on était un car, deux cars, je ne sais plus combien on était, on était nombreux... pour participer à des meetings politiques, sur la construction d'une organisation révolutionnaire de la jeunesse. En même temps, des chanteurs avaient été annoncés, mais il y a eu tellement d'interventions que les chanteurs sont rentrés chez eux. [En effet, chaque militant] devait intervenir, à la tribune, sur l'expérience qu'il pouvait avoir de la lutte dans son usine ou dans son école, ou dans ceci ou dans cela. Ça a pris toute la journée, et donc on est reparti. Je me rappelle qu'il y avait un gosse de 14 ans, [dont les parents étaient communistes], qui ramenait un poster de Lénine ; on avait tous acheté des trucs comme ça, donc, c'était quelque chose de très très fort. Avec le recul, j'ai deux expériences qui m'ont beaucoup marqué (peut-être trois) : au niveau émotionnel c'est le 1er février 1970. Parce qu'on pense qu'on y est pour quelque chose et que l'objectif c'est de construire la première organisation de la jeunesse en France, avant la Jeunesse communiste et avant la JOC, la Jeunesse ouvrière chrétienne, et on croit qu'on y est arrivés. Les numéros de Jeune Révolutionnaire qui ont suivis titraient : "Des lendemains qui ne chantent pas aussi juste que prévu" parce que là il y a quand même un décalage : ce n'est pas parce que tu emmènes des gens quelque part, sur un programme qui est un petit peu... que forcément tu vas recruter.

Le recrutement était surtout de forme, alors ? On n'essayait pas de travailler les gens sur le fond ? C'était surtout : on fait du chiffre ?

Non, c'était les deux ! Mais des jeunes étaient venus pour voir les chanteurs, alors évidemment s'il n'y a pas de chanteurs, le lendemain, quand tu vas les revoir... il y a un petit problème.

Donc l'organisation se faisait un peu des illusions.

Ouais ! Ça a été une des seules fois où j'ai vu une autocritique de l'OCI, parce que la ligne qui passait dans Jeune Révolutionnaire c'était celle du parti, comme l'explique Benjamin Stora. Je n'ai jamais été dans les sphères dirigeantes de l'organisation comme lui, mais en définitive quand tu te rends compte comment c'était un bureau national. Lambert dirigeait tout. Donc quelque chose comme Jospin à l'OCI, moi je n'ai jamais su.

Mais [Stora] lui-même dit qu'il n'était pas au courant.

C'était vraiment une ou deux personnes qui savaient ça, même peut-être qu'une, je ne sais pas, enfin nous on n'expliquait pas. Est-ce que c'était une organisation démocratique ? Sûrement pas.

Au niveau de cette infiltration, il n'y avait donc aucune discussion ? C'était quelque chose qui se passait à un niveau totalement supérieur ?

On discutait de la ligne du Bureau national. C'était une discussion très formelle, parce qu'en définitive on sortait toujours : "Toi t'as pas compris", mais on ne remettait jamais en cause la ligne du Bureau national.

"Toi tu l'interprètes comme ça, non c'est comme ça qu'il faut l'interpréter." Ce n'était pas une remise en cause au niveau du fond, c'était : "Bon toi tu ne comprends rien, je... d'ailleurs c'est pour ça que tu n'as pas vendues 10 numéros que tu avais dits, c'est parce que tu n'as pas compris, donc je t'explique comment il faut penser cette phrase-là." C'était vraiment de la sémantique.

Il n'y avait jamais de critiques de ce que disait le Bureau National ?

Jamais. Jamais.

Il n'y avait pas non plus d'initiatives individuelles, qui pouvaient être relayées par la suite ?

Si tu veux, si individuellement on réussissait un coup tout de suite, il était récupéré, ça pouvait arriver. Je me rappelle qu'une fois j'étais militant syndical, c'est surtout un passé de militant syndical que j'ai eu, c'est tellement lié qu'il est difficile de parler des choses de façon séparée -, des parents occupaient une école, ils commençaient à agresser les instit ; il n'y avait pas d'issue, donc on avait dit qu'on allait négocier, etc., leur apporter le soutien, mais que... , etc. Quand je suis arrivé, j'étais seul représentant syndical, il y a eu une opportunité pour que je dise ; "Ecoutez, on ne peut plus soutenir votre mouvement parce qu'il y a ceci ou cela. Nous on retire nos billes, on ne peut pas accepter que les parents s'affrontent avec les enseignants comme ça." Ce n'était pas la ligne qui avait été définie et sur le coup je me suis fait [sans doute] engueuler, mais le hasard a voulu que j'ai eu raison de le faire, donc ça a été récupéré...

La deuxième expérience au niveau affectif que j'aie eue, c'est la libération de Pliouchtch. La tradition qu'on nous inculquait, quand même, c'était la révolution d'Octobre - et c'est vrai que le titre de Benjamin Stora La dernière génération d'Octobre, c'est quelque chose qui me touche, parce que c'est vraiment ça. Maintenant pour être communiste c'est vrai que ça devient un peu difficile de dire ça. On avait ça de commun avec ceux qu'on appelait les stals à l'époque, et nous, cette espèce de décimation du mouvement de l'avant-garde du parti communiste russe qui s'était transformée en bureaucratie stalinienne, etc., après la mort de Lénine. On avait ces deux pendants-là de notre tradition idéologique, alors que toutes les luttes qui avaient pu avoir lieu avaient abouti à des difficultés monstres : on avait quand même des copains qui allaient dans les pays de l'Est, clandestinement... amener les revues, amener les tracts, etc. On avait des contacts, mais les contacts c'étaient deux trois personnes, c'était vraiment très embryonnaire. Et là, la politique du front unique ouvrier montre que - c'est-à-dire l'unité, hein, Marcher séparément, frapper ensemble, puisqu'on disait ça comme ça, formule de Lénine - montre son utilité puisque après avec le Comité des mathématiciens, je ne sais pas vraiment si c'est nous qui le mettons en place, mais l'appel à tous les syndicats, le fait que les staliniens sont obligés de dire qu'ils sont pour aussi, cette espèce d'unité qui se crée à un moment donné, la pression fait que Pliouchtch est libéré.

C'est la première fois que quelqu'un sort un opposant de l'Union soviétique. Pour nous c'est quand même extraordinaire. Tu vois, tu as la construction du parti ouvrier, ça c'est peut-être ce qu'on retrouve avec Octobre, le 1er février les drapeaux rouges et tout, et la deuxième chose c'est: oui, se battre contre la bureaucratie stalinienne ça peut aussi [marcher], avec la politique du front unique ouvrier, oui c'est possible, puisque Pliouchtch est là !

Alors la Mutualité, je te dis pas, je connais tous les fauteuils. J'y suis allé pour d'autres réunions, professionnelles, il y a deux ou trois ans, je suis vraiment chez moi. Donc Pliouchtch arrive, et cette fois là, je faisais 53 kilos à l'époque, donc tu vois j'avais rien d'un [malabar], je ne sais pas pourquoi je me retrouve au service d'ordre au pied de la tribune, puisqu'on était là. Pliouchtch intervient, et là c'est beaucoup d'émotion, c'est vrai... indépendamment de ce qu'est devenu Pliouchtch ensuite - je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu. Voilà. Et, après d'autres manifs, puisque ça a été une époque où j'ai beaucoup marché (rire) où j'ai beaucoup crié aussi.

Au niveau du service d'ordre, justement, comment ça se passait ? Chacun se proposait au service d'ordre?

Tout était centralisé. Tout était très centralisé.

Il y avait vraiment une grande réputation du service d'ordre " lambertiste " à ce moment-là ?

Oui.

Est-ce que c'était vraiment un service d'ordre musclé ?

Je pense, oui. Mais parce que c'était très centralisé. Donc il y avait deux services d'ordre extrêmement efficaces : le service d'ordre de la CGT, puisqu'il y avait pas mal de vieux militants du Parti communiste qui en avaient vu d'autres, et le service d'ordre de l'OCI. Les gens ne se posaient pas de questions dans le service d'ordre: ils étaient là et quelqu'un disait " On fait ça ", et on faisait ça... De toute façon, dans les services d'ordre, il ne faut pas trop se poser de questions, sinon c'est un peu... On peut se les poser avant, mais pas après. Mais je n'ai pas de souvenirs, je n'ai jamais été associé, sauf ce jour-là, tout s'était très bien passé.

Dans les manifs, il n'y a jamais eu des gens qui ont eu des problèmes avec le service d'ordre ?

Si, il y en a eu, mais... enfin, il y en a eu... service d'ordre contre service d'ordre, c'est-à-dire des cas où on ne voulait pas [nous] accepter dans la manif et on décidait qu'on allait entrer, donc on entra. T'avais un cordon [de SO], tu faisais péter le cordon et tout le monde s'enfilait. T'avais les 2 ou 3000, ou 4000 ou 5000 du camp de l'AJS qui rentraient dans le cortège avec les syndicats... Mais c'était vraiment une époque très difficile, pour moi, ce que j'ai vécu, avec le service d'ordre de la CGT. Avec la Ligue il y a peut-être eu des tensions aussi, mais moi sur le terrain je n'en ai jamais vu. Des fois, on n'était pas très bienvenus à la porte de certaines usines et on [s'est en effet] plutôt fait bousculer disons (rire). A l'époque, sur Les Mureaux, il y avait Nord-Aviation, donc l'usine dans la ville, et Renault-Flins. Nord-Aviation c'était une usine de grande tradition ouvrière avec une classe Ouvrière sans doute plus qualifiée. Et il y avait Renault-Flins avec je ne sais plus combien, 5000 O.S. [ouvriers spécialisés], c'était énorme. C'étaient des travailleurs immigrés, donc des gens qui parfois ne savaient pas lire et qui étaient à la chaîne - maintenant les robots font ce travail-là. Ils faisaient les 3x8 et, quand tu te pointais sur l'immense parking de Renault-Flins, une marée humaine sortait [de l'usine]. Tu donnais des papiers que les gens qui entraient dans les cars pour rentrer chez eux te prenaient sans même des fois savoir lire. On avait quand même peut-être quelques réticences. Renault-Flins, c'était le domaine des maoïstes, c'était là qu'ils étaient, ils allaient recruter sur des choses qui étaient beaucoup plus au niveau de l'émotionnel et nous on refusait, il fallait que ce soit beaucoup plus politique. On avait des copains (...), j'avais un très bon copain qui a été militant à Flins et qui était à l'OCI avec moi pendant longtemps, mais on n'a jamais été très très représentatifs sur Flins. On était par contre plus implantés sur Nord-Aviation. Mais on était surtout implantés sur les Mureaux dans l'enseignement.

Mais certains commentateurs, à propos du service d'ordre, parlent de culte de la violence.

Non, ce n'était pas ça, non. Ce n'était pas la culture de la violence...

C'était une période difficile politiquement où il y avait des affrontements avec des organisations...

Non, peut-être que je me trompe hein, peut-être que ça faisait rigoler, quand t'as 20 ans, d'aller au carton, mais je crois plutôt qu'on pensait qu'on avait raison et que, quand le chef avait décidé, on fonçait. On ne se posait pas de problèmes. J'ai eu deux chances: la première c'est que, quand tu y penses, j'aurais pu me faire recruter par n'importe quel mouvement. J'ai eu de la chance que, en France, les organisations trotskystes, quelles qu'elles soient, n'ont jamais été justement des partisans de l'acte individuel. Cette espèce de dérive terroriste qu'il y a eu dans certaines organisations, elle n'a pas existé [à l'OCI]. On pensait que c'était quelque chose de petit-[bourgeois]. C'était quelque chose d'absolument étranger à nos traditions, le terrorisme.

Parce que tu crois que tu aurais pu éventuellement y basculer ?

Tu sais, quand tu crois vraiment à ce que tu crois... je me suis souvent posé la question.

Tout à l'heure, tu parlais de [famille vis-à-vis de ton milieu militant], est-ce que c'était quelque chose qui était prôné ou c'était parce qu'il y avait tellement de liens au sein de l'organisation ?

Oui, c'était ça sans doute. Non, je ne crois pas que c'était affiché comme ça en tout cas. Est-ce que des

gens comme Lambert pensaient que effectivement, le moyen, la plus sûre cohésion c'est que les gens [soient] tout le temps ensemble ? Peut-être, je ne sais pas. Mais on ne peut pas être si manichéen tout le temps. On était tout le temps ensemble, c'est vrai.

Vous aviez des discussions qui échappaient au cadre de l'organisation ?

Pas au niveau politique! Au niveau politique il y avait une espèce d'autocensure inconsciente. Après on rigolait, c'est sûr, on avait 20 ans, on rigolait. Mais avec en même temps cette espèce de prudence, qui n'existait pas à la Ligue; ce n'était pas très très bien vu de sortir avec la copine militante que tu venais de recruter, parce que ce n'était pas un moyen d'attirer les jeunes filles, le parti ce n'était pas ça. Donc, on en était pas vraiment (rire) à la libération sexuelle au niveau de l'OCI : non non. Ça pouvait arriver, hein, mais il valait mieux ne pas le dire.

C'était toléré mais limité alors ?

Oui.

Au niveau de la formation du GER que tu avais suivie, combien de temps ça avait duré ?

Oh, je ne sais pas, il devait y avoir 7 ou 8 séances. Je ne sais plus. y avait un petit bouquin qui donnait le programme aux gens qui étaient les responsables désignés par l'organisation pour animer les GER : j'en ai animé des GER. Donc y avait une partie " étude du marxisme ", une partie économique que je faisais mais où je n'ai rien compris d'ailleurs, mais enfin, j'en étais pas plus con pour ça, et une partie sur la ligne de l'OCI, l'histoire du trotskysme, l'histoire du mouvement ouvrier, et la ligne de l'organisation aujourd'hui, voilà, de manière à ce que, au niveau [conscient] ce qui était expliqué c'était "Tu sais où tu rentres ", mais je crois que l'endoctrinement avait commencé bien avant (rire).

On t'expliquait ce qu'était l'organisation, comment elle fonctionnait ?

On était organisés de façon très pyramidale, mais on pensait qu'au niveau du Bureau national... Quand je lis le livre de Benjamin Stora, qui a été plus près de la direction que moi, je suis quand même étonné par ce qu'il écrit sur Stéphane Just et Pierre Lambert, par exemple. C'était des endroits où je pensais que la discussion pouvait s'animer, et où il n'y avait pas hégémonie d'une personne sur l'ensemble du Bureau national. Mais ça ne s'alignait pas plus au niveau national qu'ailleurs : c'était toujours le chef qui avait raison, le chef avait raison au-dessus, le chef avait raison au-dessous, au Bureau national c'était pareil.

Il n'y avait pas du tout d'élections pour les responsables ?

Si, il y avait des congrès, mais tout était joué d'avance.

Pour les congrès, comment ça se passait ? On élisait des délégués sur un mandat précis ?

Oui.

...vous saviez l'ordre du jour à l'avance ?

Tu savais [ce qu'il fallait répondre]. On ne te disait pas : "Vote pour Untel", c'était plus fin, mais t'avais compris...

Un message était transmis ?

Oui, une espèce de message, ce n'était pas une organisation démocratique.

Et tu as déjà assisté à des congrès, toi alors ?

Oui, j'ai assisté à des congrès.

Mais comment ça se passait alors ?

C'était très formel. Tu lis les numéros de La Vérité de l'époque, tu [reportais] au niveau des congrès : tout était dit là, tout tournait autour de la ligne qui avait été donnée, sans doute par Lambert d'ailleurs, à l'époque, jusqu'au jour où Stéphane Just... mais je ne l'ai pas connu, moi, parce qu'après je n'y étais plus, je n'étais plus trop d'accord avec tout ça. Mais tu vois, à y repenser, on a connu Charles Berg, le secrétaire national de l'AJS, un garçon très brillant. Et du jour au lendemain on apprend qu'il est exclu : mais qu'est-ce qui s'est passé au niveau de cette affaire ? Je n'en ai jamais rien su. J'ai voté (comme les autres) l'exclusion de Charles Berg, mais je ne sais pas ce qu'il a fait (...).

Il y avait eu une espèce de procès.

Pour Charles Berg il y a même eu (après Varga, aussi) à un moment donné une dizaine ou une vingtaine de militants qui se sont opposés parce qu'ils étaient plus proches de Berg, et que Berg les a convaincus que lui, peut-être, il n'y était pour rien (...). Charles Berg n'est jamais venu me voir en me disant: Je suis innocent, je suis coupable, ou je ne sais pas quoi. Moi je n'ai entendu qu'un son de cloche, je me suis prononcé. . . (soupir) de façon très conformiste.

Parce qu'il n'y avait pas beaucoup de rapports entre militants des différentes cellules ? [...]

Aux Mureaux, à l'époque, il devait y avoir deux ou trois cellules de l'OCI, je ne sais plus. Oh, on se rencontrait, mais on ne discutait jamais de ce qui s'était dit dans la réunion de cellule.

C'était donc des milieux un petit peu cloisonnés ?

On ne savait pas qui était le responsable de la cellule d'à côté. C'était un peu la tendance de gens qui avaient vécu pendant des périodes de répression dure ; on était cloisonnés, cloisonnés au maximum, on avait des pseudos, etc. Je m'appelais Moreno, en référence à un militant sud-américain. Dans ma cellule, il y avait mon ami de l'époque, J. D., qui s'appelait donc Mitchka, et qui a recruté aussi Benjamin Stora. Ça je ne le savais pas, je l'ai lu dans son livre, et un militant syndical, G. S., dont le pseudo était Batti. J. D. est toujours militant de l'OCI... aux dernières nouvelles. Parmi les gens que j'ai connus, il y a M. H., aujourd'hui militant de Force Ouvrière - M. H., c'est rigolo, parce qu'il est arrivé après moi, et il y avait cette espèce d'antériorité qui te donnait un statut. "J'étais là avant toi." Ça paraissait injuste que quelqu'un ait beaucoup de responsabilités, alors qu'il était militant depuis moins longtemps que toi - enfin je l'ai vécu personnellement comme ça. M. H. je pense qu'il est toujours à l'OCI aussi. Et B.J., que j'ai croisé récemment, je l'ai retrouvé à l'Association française des psychologues scolaires.

Il n'y avait jamais de désaccords, dans l'OCI ? Ça n'est jamais arrivé qu'un militant ne soit pas d'accord avec la ligne officielle ?

Ecoute, si, ça devait arriver, mais je n'en garde pas vraiment des souvenirs.

Tu as déjà vécu des exclusions ?

Oui, on a eu un bon copain, aussi qui était instit, qui s'est fait exclure, qui avait été à l'origine de la création de la tendance FUO (Front unique ouvrier), pour des choses... Je ne sais pas trop, ce qui s'est passé. On n'avait pas vraiment les éléments pour juger.

Ça se passait surtout entre le responsable et le militant en question ?

Oui, d'abord. Et après, simplement la décision elle était rationalisée au niveau de la cellule. On disait : La direction a décidé, parce que ceci, parce que cela, petit-bourgeois, machin, et nous on disait : Ouais s'il a fait ça, quand même c'est dégueulasse (...).

Donc il n'y avait pas du tout de tendances au sein de l'organisation ?

Non ! Il n'y en avait pas, non (rire). Non non.

Mais c'était statutaire, ou il y avait des raisons ?

Oh, il y en avait, au niveau des statuts : le parti bolchevik c'était un parti où le droit de tendance était toléré, mais ça n'a jamais été...

Et dans ta formation, qu'est-ce qu'on t'expliquait à propos des tendances ?

Pas grand-chose. On ne parlait pas de ces problèmes-là.

Il n'y a jamais eu de modifications, sinon statutaires, de modifications organisationnelles ?

Quand il y en avait, ce n'était pas quelque chose qui se décidait de la base au sommet, c'était toujours décidé d'en haut, et en bas on rationalisait les choses. Mais il y a eu des crises. Au moment du départ de Charles Berg, des gens ont quitté l'OCI, au moment où Varga est parti aussi, des gens ont quitté l'OCI, mais on t'expliquait que c'étaient des petits-bourgeois, des je ne sais pas quoi, il y avait des anathèmes comme ça. C'était l'excommunication, c'était un peu ça le système : tu discutais pas beaucoup. C'était très très centralisé.

Tu étais entraîné dans une spirale d'action qui ne pouvait pas [être utilisée pour prendre] le temps de réfléchir ?

Oui, oui, tout à fait. Résultat: au bout de quelques années ça fatigue. Ça fatigue, surtout quand t'es marié, ça fatigue aussi ta femme ; ça peut créer des problèmes importants au niveau personnel. A un moment donné, je ne sais plus en quelle année, je quitte l'OCI. Je me rappelle très bien ce qui s'est dit, c'est J. D. qui a... plaidé contre moi. En même temps les arguments que je donne maintenant ne me paraissent pas idiots parce que, si je ne suis plus à l'OCI aujourd'hui, cet argument je peux le reprendre. Par exemple, pendant des années, même si on disait "les forces productives se transforment en forces destructives", on attendait quand même la révolution, on pensait que, comme il y avait eu 1905 et 1917, il allait y avoir 1968 et dans les années qui viennent, on était tous dans l'attente de ce qui allait se passer. Enfin tous, je ne sais pas, là je ne parle jamais que de moi.

En tout cas, j'étais vraiment dans la conviction qu'il y allait y avoir un moment révolutionnaire important. Il ne serait sans doute pas majoritaire, parce qu'on ne se faisait pas d'illusions: on n'allait pas avoir plus de militants que le PC. Mais on pensait que nous pourrions être un mouvement de révolutionnaires professionnels qui pourraient prendre la tête de la vague. Certes, il y avait le reflux, mais il y allait de nouveau y avoir une autre vague. A ce moment-là il fallait que le parti soit prêt. Ce coup-là, ça allait être le bon. Comme il y avait eu 1905 et 1917, il y avait eu 1968 et il allait y avoir quelque chose après. Alors quand tu attends trop longtemps, au bout d'un moment ça fatigue d'attendre et tu te dis que peut-être tu t'es trompé, et puis le doute s'installe...

Parce que c'était quelque chose qu'on te répétait sans arrêt : dans le journal, dans la revue... ?

Non, ce n'était pas dit comme ça ! Mais l'imminence de la révolution, c'était quand même le Programme de transition... Avec le recul, on t'expliquait que, si Trotsky à l'époque affirmait que les forces productives avaient cessé de croître, ça ne voulait pas dire que la bourgeoisie ne faisait plus de profits (...). Par contre, les crédits d'armement étaient de plus en plus importants, et ça fonctionnait un peu comme aujourd'hui avec le déficit budgétaire américain : c'était une espèce de dumping qui faisait que ces forces-là étaient transformées en forces destructives, et évidemment, au moment de la guerre froide, ce qu'on attendait c'était qu'il allait y avoir une troisième guerre mondiale. Parce que ces crédits d'armement il fallait bien les utiliser à un moment donné. C'était un peu ça. Et même si on n'a jamais eu un discours très très clair sur l'écologie, on voyait bien que, à partir de ces années-là, l'industrialisation faisait aussi des dégâts au niveau de l'environnement. Quand même c'était bien la période de l'imminence de la révolution. (...) Et puis un jour, je me suis persuadé que, non : qu'il y a des luttes à mener, sans doute, mais que ce n'était pas l'imminence de la révolution, et que la bourgeoisie avait encore de beaux jours devant elle.

A part ce constat sur la non-imminence de la révolution, tu n'avais pas de différends politiques ? Quand tu as commencé à rompre, tu ne t'es pas posé de questions au niveau du programme ?

Tu liras ma lettre de démission. Je pense surtout que j'étais très fatigué (rire). Maintenant avec le recul je pense que j'en avais un peu marre. J'ai eu aussi beaucoup de chance : malgré le fait que je menais une vie d'agitateur professionnel, je venais quand même tous les ans dans ma famille, j'étais marié...

Tu t'es marié tôt ?

Oui. Je me suis marié l'année après que je suis arrivé à Paris. A l'époque on se mariait plus jeune qu'aujourd'hui. Donc il y avait ma femme, il y avait quand même mon boulot, il y avait l'Aveyron... J'étais peut-être à 90 % là-dedans, mais j'avais quand même des racines ailleurs. De fait, je pouvais partir : je n'étais pas désespéré. Il y a des gens qui sont partis, mais qui ont dû vraiment très mal vivre les choses. Quand tu n'étais plus à l'OCI, tu n'avais plus aucun contact avec les gens de l'OCI. Ils te tournaient le dos, mais aussi tu n'étais plus dans le même univers. Ils étaient dans leur bulle, dans leur système de voir le monde, entre eux. Peut-être comme les politiques en général. Evidemment, toi tu n'avais plus ta place là-dedans si tu y n'étais pas. Sinon, j'ai gardé de bons contacts. Il y a des gens qui sont revenus me voir en Aveyron. Il y a des gens que j'aurais plaisir à revoir. Mais pas des gens comme J.D., parce que eux sont restés à l'OCI : je n'ai rien à lui dire. Peut-être que lui non plus d'ailleurs. Je ne sais pas (rire).

Il y avait des exigences, au niveau du conjoint ?

Tu donnais normalement 10 % de ton salaire, et quand tu [mets] l'argent au niveau du couple, ta femme, quelque part (rire)... Elle se rappelle les meetings à la Mutualité où je l'amenaient, et où à l'époque on fumait beaucoup. Tu arrivais tout juste à voir les gens à la tribune. Et puis tous ces gens qui étaient des tribuns, que l'on ne retrouve pas aujourd'hui dans le personnel politique.

Des tribuns ouvriers ?

Oui, Gérard Bloch, Stéphane Just et Pierre Lambert ! Et les Cercles d'études marxistes qui avaient lieu à la Mutualité. Je ne sais plus si c'était une fois par mois. C'est là que j'ai appris à prendre la parole. Maintenant, quand je veux prendre la parole, je te prie de croire que personne ne m'en empêche, c'est sûr ! Quel que soit le type de réunion où je suis. Il y a quand même des acquis... Je suis donc un peu comme Benjamin Stora : je ne suis pas amer sur ce que j'ai fait. Je pense juste que ça a été un peu long (rire). L'expérience a été un peu longue...

Tu es parti en quelle année, toi, exactement ?

J'ai d'abord quitté l'OCI, et puis j'ai continué à vivre avec eux en tant que militant du SNI, de la tendance: j'ai fait les congrès du SNI et je me suis même présenté au bureau national du SNI à l'époque. J'étais conseiller syndical dans les Yvelines avec eux, donc je n'avais pas tout à fait rompu... mais je n'étais plus au niveau de cet activisme politique.

Quelles ont été tes relations avec eux alors ?

Elles se situaient strictement au niveau syndical. Mais je savais que là, par contre, je n'avais plus d'avenir. J'étais considéré comme quelque chose d'un peu annexe, quoi. [...] Ici, dans l'Aveyron, évidemment, il n'y avait pas de mouvement trotskyste, ni de groupe de l'OCI. Donc on m'avait dit : "Si tu pars dans l'Aveyron, évidemment c'est rompre avec le parti." Je crois que ça a été pour moi un moyen de leur prouver que non, et aussi sans doute de me le prouver à moi. De fait, quand j'arrive dans l'Aveyron, la première chose que je fais c'est que je reprends contact avec les militants de l'OCI. D'abord, on avait passé un an dans le Cantal : [on est allés vivre un peu] dans un petit patelin. Et puis il y a eu les élections législatives de je ne sais plus quelle année (1976, 1977), alors on a créé un comité " Pour l'Unité " dans un village, un peu plus loin que Montbazens, avec un facteur du PS. Quand je lis Informations Ouvrières de cette époque-là, c'est quelque chose qui est en pointe par rapport aux campagnes. Alors j'envoie un article, à l'époque, à M. L., et mon article ne paraît pas dans le journal ! Je me rends compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas, parce que je suis persuadé que ce qu'on est en train de faire est bien: on est allés voir le député, etc. Ce qui importait, je pense, c'est ce qui se faisait sur le terrain dans la région parisienne, ou ailleurs, dans les grands centres où il y avait l'OCI. Puisque là, ce n'étaient pas les militants de l'OCI. Moi-même, je n'étais pas à l'OCI. L'article ne paraît pas dans le journal parce que je ne suis pas à l'OCI. Alors j'écris à L. [qui m'envoie] une lettre où il

s'excuse, etc.

Parce que tu as quitté l'OCI avant de partir dans le Cantal ?

Voilà. J'arrive dans le Cantal en me disant : ils m'ont dit que je rompais avec la lutte des classes, je vais leur prouver que non. Mais ils n'avaient pas tout à fait tort... L'année d'après, je suis nommé à Villefranche, où je vais rester longtemps. Là on déclenche une bagarre sur le fait que les éducateurs à l'internat sont obligés de payer leurs tickets repas, enfin un truc tout à fait corporatiste. Puis je reprends contact avec les militants de l'OCI au niveau de Toulouse. Je retrouve la fille de Gérard Bloch, qui était militante trotskyste avec son mari. [...] Je redeviens militant de l'OCI, et ce sur les bases du combat que j'ai mené à l'[EREAP], on organise une espèce d'assemblée générale (...). Il s'agit de s'adresser aux syndicats pour qu'ils s'expriment. Puis quand on monte à Paris, ça ne se bricole pas trop bien. On redescend, et le mouvement en reste là. (...) Ça a été mon dernier combat politique avec l'OCI parce qu'après je ne me souviens vraiment pas de la manière dont j'ai quitté l'OCI à Toulouse.

Je sais qu'on faisait des camps d'été, aussi : des camps de formation d'été. C'est d'ailleurs là que j'ai entendu, je pense, Michel Sérac faire un exposé sur le matérialisme dialectique auquel j'ai beaucoup pensé par la suite. Or, à Toulouse ce n'était pas du tout ça : les camps d'été étaient en lien avec les militants d'Amérique latine, parce que Toulouse a toujours été une ville très hispanisante. Ils venaient nous raconter. Il y avait des Brésiliens, etc. C'était un camp très très chouette parce que c'était quand même pour cette ouverture-là sur l'internationalisme qu'on était à l'OCI.

Alors là tu as rompu progressivement: tu n'as pas remis une nouvelle lettre de démission pour expliquer pourquoi tu le faisais ?

Non. Je ne sais vraiment pas comment ça s'est fait.

Et au niveau du recrutement, comment ça se passait ? Il y avait une stratégie de recrutement précise ?

Oui, on discutait au niveau des cellules, on disait : " On va proposer à telle personne de rentrer en GER, qu'est-ce que vous en pensez? "...

Il n'y avait pas de public favori ?

Il fallait que les mecs ne soient pas trop branleurs et qu'ils soient vraiment persuadés d'être des militants.

Il n'y avait pas de couche sociale privilégiée?

Non. Sans doute la classe ouvrière, mais on a quand même été une organisation de fonctionnaires, pendant longtemps. Mais il y avait aussi la classe ouvrière: on a toujours privilégié la classe ouvrière un peu... A l'époque, tu avais les ouvriers qualifiés et puis les OS, les ouvriers spécialisés. Les militants de l'OCI étaient surtout des gens qui avaient une espèce de culture ouvrière. A Renault-Flins, tu avais des immigrés : il y avait beaucoup de Maghrébins, tu avais déjà des Africains, et des Bretons, des gens qui avaient quitté la ferme parce qu'ils ne pouvaient pas vivre et allaient travailler chez Renault. Ils gagnaient bien leur vie, d'ailleurs, à l'époque - plus que moi en étant dans l'enseignement. Mais il n'y avait pas vraiment de tradition ouvrière, sauf le coup de poing, quand ça allait trop mal, contre le petit chef, des trucs comme ça. Ça c'était plus les maoïstes que nous... Non, nous c'était la construction du parti, l'organisation, c'était ça le maître mot. Après, je te passe toutes les luttes au niveau syndical parce que mon passé c'est surtout ça. Je t'ai parlé du parti, là, mais moi j'ai toujours été un militant syndical : les congrès du SNI, les congrès départementaux du SNI, les congrès nationaux avec le moment de discuter les motions, comment contourner, etc., enfin toutes les stratégies (rires) qu'il pouvait y avoir pour faire voter ce que tu voulais faire voter.

Il y avait des réunions de fraction ?

On avait des réunions de tendance !

C'était donc dans le cadre de l'Ecole émancipée ?

Non, c'était le Front unique ouvrier, puisque je t'ai dit qu'après 1968 il y a eu une cassure entre les militants de la Ligue et nous.

Mais seuls les militants de l'OCI étaient au FUO ?

Non, il y avait des militants de l'AJS, des militants proches, des instits : ça dépassait largement le cadre de l'OCI. Mais la ligne était quand même donnée par l'OCI.

Mais tu n'avais pas de réunions internes à l'OCI, pas de réunions de fraction...

..." Je ne me rappelle pas trop tout ça. Mais on avait des réunions de tendance, ça c'est sûr. Il y avait pas mal de monde parce qu'on devait être, je ne sais pas, 320-350 instits sur Les Mureaux, et on avait à peu près la moitié des voix. On faisait 150 voix, ou 120 voix, je ne sais plus combien. On avait un impact, et ça aussi ça te donnait l'envie de continuer parce que tu sentais qu'il y avait une progression. Je crois que je suis parti quand il le fallait. C'est-à-dire avant 1981, avant l'élection de Mitterrand. Qu'est devenue l'OCI aujourd'hui ? Je n'en sais rien du tout et ça ne me concerne plus.

Une fois que tu as rompu, tu ne t'es plus jamais intéressé à ce qu'elle faisait ?

Il y a eu un jeune qui était un copain de Luc qui m'a vendu un Informations Ouvrières : ça m'intéressait de savoir... Mais c'était après la rupture entre Just et Lambert. Je ne me suis pas non plus trop intéressé au fond de ce problème-là. Par contre, on a quand même gardé les cultures politiques. Je crois que les gens qui ont vécu ce que j'ai vécu, on ne leur fait pas avaler n'importe quoi. Ça, c'est sûr, par contre ! Et je reste profondément anti-impérialiste. Ce qui s'est passé au moment de la guerre en Irak, il y a vraiment eu des choses que j'ai ressenties, comme quand j'avais 17 ou 18 ans au moment de la guerre du Viêt-Nam. Ça a été pour moi la même chose : le fait qu'un pays comme les Etats-Unis impose sa loi au niveau du monde sur un Etat souverain avec des prétextes humanitaires, alors qu'on sait très bien qu'ils peuvent faire et défaire les gouvernements en Amérique latine... Non : aller faire la guerre en Irak, c'est des choses pour lesquelles je suis profondément scandalisé. Aux prochaines élections, ça ne m'est peut-être pas tout à fait égal de savoir si ça va être Lang, Chirac, Sarkozy ou je ne sais pas qui, mais par contre j'aimerais bien que Bush perde les élections : ça oui ! Ça m'intéresse plus que ce qui peut se passer en France. Ceci dit, je ne suis pas anti-américain : j'ai rencontré de très bons amis aux Etats-Unis... ça n'a rien à voir... Je suis vraiment foncièrement anti-impérialiste !

Et, mis à part le travail syndical, tu as arrêté de militer dans une organisation, après avoir quitté l'OCI ?

Oui. (...) Par contre, je ne crois pas que ce soit gratuit tout ça. J'ai une culture associative. On s'aperçoit que les gens qui ont eu souvent un long parcours comme moi seront toujours dans des assoc, avec des responsabilités un peu là, ou ailleurs.

J'avais l'impression que c'était plus les militants de la Ligue qui se retrouvaient dans ce genre de cadres ?

Je ne sais pas, je n'ai pas fait de statistiques... Vraiment, ce que je te dis, c'est des choses que je ressens.

Ça t'est déjà arrivé de rencontrer des anciens de l'OCI ?

B. J. ! (Rire) Oui, c'est le seul, parce que je ne les cherchais pas... Cela ne me dérangerait pas de boire un coup avec quelqu'un que j'ai connu, mais qu'est-ce qu'on aurait à se dire ? L'expérience qu'on a eue était fondée sur l'adhésion à une idéologie. (...) Après, on peut évoquer des souvenirs de jeunesse, mais c'est un peu limité.

Et aujourd'hui, si tu repenses à ton expérience, qu'est-ce que tu en tires ? Tu restes plus sur des acquis positifs ?

Oui, sans doute.

Est-ce que tu as un peu la même analyse que Benjamin Stora, c'est-à-dire que c'est une question de génération, finalement ?

Oui... C'est ce que je te disais: on ne s'habillait pas comme nos parents, on n'écoutait pas la même musique qu'eux. C'est normal qu'à un moment donné il y ait eu une espèce de cassure transgénérationnelle. J'ai trouvé ça très fort, et je ne l'ai pas ressenti avec mes enfants. Bon, on écoute du rock, ils n'écoutent pas tout à fait la même musique que moi, mais je peux aimer aussi... Tandis que mes parents ils écoutaient Luis Mariano. Tu me voyais, à 18 ans, écouter Luis Mariano ?! L'accordéon ! C'était des conneries (rire), tu vois : ça fait rire ! Aujourd'hui, on écoute du rock, qu'on ait 50 ans ou qu'on en ait 20 ou 30... Quand on parle du fossé entre générations il y a en effet eu quelque chose qui était fort. Mais je crois que ce n'était pas seulement dans les mentalités : il y avait aussi un niveau économique, le fait que les années 50 c'est l'achèvement d'une société fondée sur des traditions très agricoles. La génération de mon père, tu te rends compte, a même vu des choses qui dataient du Moyen Age : labourer avec les bœufs, puis passer aux premières moissonneuses-batteuses, à la télévision, à l'informatique. Au niveau de la technologie, il faut voir la différence qu'il peut y avoir entre les mentalités de l'époque où on laboure encore avec des bœufs et puis celles d'aujourd'hui... Est-ce qu'il y aura encore des générations avec autant de différences ? Je n'en suis pas sûr. Parce que maintenant, on invente des choses : il va y avoir le génie génétique, on ira peut-être un jour pisser sur Mars (...). Dans les années 60, il y a quelque chose qui monte et qui s'effondre en 1968, pour laisser des sédiments au niveau des années 70, qui sont le début de la postmodernité (...) . Avec tout le temps des moments de balancier au niveau des mœurs, puisque aujourd'hui nous repartons vraiment (rire) au niveau des années 60. Le plus pernicieux, c'est quand même la télévision : il y a toujours la même chose sur toutes les chaînes. On fait semblant de te faire croire que ces chaînes ont un discours qui est tout à fait libre, alors qu'à l'époque tu savais que les discours étaient assez policés, et qu'il y avait la censure. Aujourd'hui, on peut parler de n'importe quoi, de cul, de grossièretés, mais les chaînes sont toujours les mêmes... Il y a de plus en plus d'information mais elle est de moins en moins explicitée.

Et au niveau de l'organisation de l'OCI, tu as eu l'impression qu'il y a eu une évolution ? Est-ce que ça a aussi toujours été le même discours ?

Non, il n'y a pas eu d'évolution. A un moment donné il y avait plus de militants et ça a peut-être posé un problème aux dirigeants dans la mesure où entre vivre à quinze dans une organisation et vivre à plusieurs milliers, il y a quand même une différence. Non, l'OCI ça n'a jamais été une organisation démocratique. C'est clair.

Au niveau des méthodes d'action dans d'autres cadres, est-ce qu'il y avait un encouragement dans ce sens ? On ne s'intéressait pas encore à des associations comme la Libre Pensée par exemple ?

A la Libre Pensée en tant qu'association ? Si, on avait des contacts dans les Yvelines avec eux.

Mais on ne vous a jamais demandé d'aller y militer ?

Non. Ce n'était pas comme ça que ça se faisait. Quand un mec était au PS, peut-être qu'on lui demandait de rester au PS... c'est un peu ce qui s'est passé avec Jospin sans doute. Ça n'a pas été une époque où l'on a fait de l'entrisme. Nous on construisait le parti : on pensait que c'était possible de construire le parti. L'entrisme, c'était plutôt l'époque de Marceau Pivert. Mais là, on pensait qu'on était assez forts après 1968 pour vraiment construire un parti indépendant. Il y avait des contacts à FO, au PS, en particulier. Mais nous on en savait rien !

Au niveau de la famille : comment était-elle perçue par l'OCI ? Ça ne posait pas de problèmes ?

Si ! (rire) Si si ! On pensait que c'était un boulet. C'était souvent dit. La vie normale était considérée comme une vie petite-bourgeoise. T'acheter un fauteuil ou quelque chose de ce genre, c'était très culpabilisé.

Mais on te culpabilisait publiquement, en réunion ?

Non ! Entre copains, comme ça, quand tu buvais un coup. Mais est-ce que c'était aussi général, est-ce

que c'était partout ? je ne sais pas. Bien sûr, je n'ai pas connu tout le monde ! Ce n'est que mon vécu.

Vous étiez quand même un petit groupe d'environ une quinzaine de personnes ?

Oui...

Et au niveau de la référence au passé : Est-ce qu'elle prenait de la place dans la vie de l'organisation ? Dans son fonctionnement, est-ce qu'on faisait par exemple souvent référence au parti bolchevique ?

Toujours !

C'était systématique ?

Oui.

Donc ça venait comme un élément un peu légitimant...

Oui.

...qui expliquait ce qui se passait aujourd'hui...

Oui, tout à fait. Quand tu discutais avec quelqu'un, tu commençais par revenir sur la tradition. Tu disais : "Oui, mais en mille neuf cent... c'est comme en mille neuf cent... "

Et on ne disait jamais que ça pouvait être des périodes différentes ? Les événements étaient toujours vécus comme similaires ?

Si, on pouvait le dire, mais en définitive non... On était les héritiers d'Octobre ! Malgré l'assassinat de Trotsky en 1940, quelque chose n'avait pas été rompu. Nous, on était la dernière génération. On pensait d'ailleurs qu'on n'était pas la dernière... Mais on était les héritiers : les héritiers ! Les héritiers d'Octobre, voilà : vraiment ! C'était ça qui était très très fort. L'expérience d'aujourd'hui se fondait sur l'expérience du passé. On expliquait toujours ce qu'on faisait en fonction de ce qui avait été fait. [...]. Ce qui ne veut rien dire, parce qu'avec le passé tu peux tout expliquer: tu peux expliquer le noir, le blanc...

Au niveau de la formation qu'on t'inculquait au sein de l'organisation : est-ce que tu avais l'impression que tous les militants issus de l'organisation avaient un comportement similaire ?

Bien sûr. Mais ça c'est propre à tous les partis politiques. Regarde les gens intervenir dans un parti; après Mitterrand, tout le monde parlait avec l'accent de Mitterrand. Regarde même les intonations : quand tu vois B. J. intervenir au niveau du bureau national du CA de l'ANPS [Association nationale des podologues du sport ?], tu t'aperçois qu'on a gardé (rires) des gestuelles, des choses comme ça qui sont vachement datées. Il faut faire attention parce que ça ne veut plus rien dire aujourd'hui. Mais de temps en temps, ça t'échappe. Même au niveau de la prise de parole. C'étaient des gens qui savaient parler. C'étaient les derniers tribuns ! C'est pas François Hollande aujourd'hui qui va soulever les foules quand même (rires), ni Jack Lang, même s'il pense qu'il est le roi de la formule. C'était la tradition des gens comme Jaurès, des gens qui savaient te prendre aux tripes! Et ça, ça s'est un peu perdu... Enfin, je ne sais pas : peut-être qu'à l'OCI ça existe toujours aujourd'hui. [...] Mais Le Pen, c'est un tribun. Populiste, certes, mais ce n'est justement pas le bon contre-exemple : c'est quelqu'un qui sait trouver des idées simples, certes, mais qui sait leur donner de la valeur émotionnelle quand il parle. Mais après, tu peux me dire des noms, je ne vois personne : ni à droite ni à gauche... Si, peut-être qu'il y aurait le copain de Claude, mais lui aussi il a été trotskyste, c'est évident. Quand tu le vois à la tribune, Mélenchon, tu n'as pas besoin de savoir où il est passé ! Je te le dis ... On a tellement vu ça qu'on le reconnaît tout de suite. Et moi, aujourd'hui, qui fréquente quand même pas mal d'universitaires, et même si ça n'a plus rien à voir avec la politique, étant donné que c'est quand même toujours dans le maniement du langage, sur la manière de faire passer une conviction, une information, eh bien tu es très critique. Les gens qui m'étonnent, il y en a quelques-uns - heureusement - mais il n'y en a pas beaucoup ! Au niveau de la prise de parole. Au niveau personnel, c'est sans doute ce qui a été le plus important pour moi. J'ai une vraie culture politique et j'ai aussi eu une vraie culture tout court... Quand je suis sorti du lycée, j'avais 19 ans et je ne savais pas grand chose. Et dans le contact avec des vieux militants

ouvriers, qui avaient vécu des choses dures, il y avait des mecs qui avaient fait de la prison au moment de la guerre d'Algérie et tout c'est pas n'importe quoi! Et des gens qui avaient été résistants : il ne faut pas l'oublier ça aussi ! Et des universitaires, des gens qui étaient brillants. Quand tu as 19 ans, c'est une école extraordinaire au niveau de la vie. Alors ça, je ne peux pas dire le contraire : je l'ai vécu et je suis content de l'avoir vécu. C'est pas mal comme conclusion ! (rire)